

Mémoire interdite, histoire non écrite

La difficulté de structurer un mouvement d'opposition en République populaire de Chine

JEAN-PHILIPPE BÉJA

Cet article s'intéresse au contrôle de l'histoire en Chine, et à la manière dont la mémoire de certains épisodes occultés (Mouvement anti-droitier, Révolution culturelle) se transmet à l'extérieur des voies officielles. Bien que la fin du maoïsme ait marqué un certain renouveau à cet égard, les « trous noirs » subsistants, notamment concernant le massacre de Tiananmen, continuent à empêcher l'émergence d'une mémoire structurée des mouvements démocratiques en Chine.

En Chine, chaque nouvelle dynastie légitime son pouvoir par une nouvelle interprétation de l'histoire. Une fois qu'il est consolidé, l'une de ses premières actions consiste à écrire l'histoire de celle qui l'a précédée. Bien que cette tradition ait été interrompue par l'instauration de la République en 1911, les dirigeants chinois estiment toujours qu'il est très important d'enraciner leur pouvoir dans l'histoire.

Cette tendance a été renforcée par le fait que depuis 1949, la Chine est dirigée par un Parti communiste. Depuis la révolution d'Octobre, les régimes communistes sont connus pour leur grande aptitude à la manipulation de l'histoire. Comparer sur les photos de dirigeants le nombre de pieds et de têtes et les diviser pour trouver un résultat inexact a été longtemps le passe-temps favori de nombre de soviétologues. Le Parti communiste chinois a hérité à la fois de la tradition chinoise de réécriture de l'histoire, et de celle qui a été instaurée par le Parti communiste de l'Union soviétique. De plus, en l'absence d'élections ou d'autres formes de légitimation, la mobilisation du passé joue un rôle essentiel pour légitimer son pouvoir.

Les anniversaires des épisodes révolutionnaires ponctuent la vie des citoyens chinois. L'anniversaire de la fondation du Parti communiste le 1^{er} juillet, le jour de l'Armée le 1^{er} août, l'anniversaire du Mouvement du 4 mai, qualifié de Fête de la jeunesse, la proclamation de la République populaire le 1^{er} octobre fournissent l'occasion de célébrer l'union du peuple derrière son avant-garde et, depuis que la télévision s'est installée dans le domi-

cile de chaque citoyen, de célébrer la personnalité des vieux révolutionnaires à l'occasion des interviews diffusées lors de ces commémorations. La présence de l'histoire se manifeste jusque dans la structure sociale elle-même, puisque la date de participation à la révolution (*canjia geming*) est un critère de promotion sur l'échelle de la bureaucratie : plus tôt on est entré au Parti, plus haut l'on se trouve dans la hiérarchie.

Les dates sont naturellement choisies en fonction de critères politiques et, depuis la fondation de la République populaire, la liste des fêtes a connu de nombreux changements. Tandis que certaines relèvent de la continuité du pouvoir du Parti, comme celles que nous avons mentionnées ci-dessus, nombre d'entre elles sont liées à une ligne politique : ainsi, tandis que le 16 juillet (1966 jour où Mao a nagé dans le Yangzi : tout le monde plongeait dans les rivières, la mer et les lacs) a été célébré dans tout le pays de 1967 à 1976, personne aujourd'hui ne mentionne plus cette date qui évoque de mauvais souvenirs. Les dates historiques jouent un rôle très important dans la vie politique chinoise, et c'est ainsi qu'un grand nombre de groupes de Gardes rouges au cours de la Révolution culturelle tiraient leur nom de la date d'un événement crucial de leur histoire.

Toutefois, la manipulation de l'histoire et la célébration des anniversaires ne sont pas une exclusivité du Parti communiste chinois. Tout régime politique éprouve le besoin d'enraciner sa légitimité dans l'histoire, les régimes démocratiques occidentaux comme les autres. Et même dans nos pays, l'histoire est bien souvent manipu-

Photo truquée : (de gauche à droite) Zhu De, Zhou Enlai, Mao Zedong et (sur la photo du bas seulement) Liu Shaoqi, purgé pendant la Révolution culturelle.

lée par les partis au pouvoir⁽¹⁾. Cependant, dans le cas de la République populaire de Chine, il n'y a que l'histoire officielle, et la liberté de discussion dans ce domaine est soit totalement absente, soit très strictement limitée. On pourrait fort bien appliquer l'anecdote soviétique suivante à l'empire du Milieu :

On demande à Radio Arménie : « Est-il possible de prévoir l'avenir ? » Réponse : « Oui, ce n'est pas un problème. Nous savons parfaitement à quoi il ressemblera. C'est avec le passé que nous avons un problème: il ne cesse de changer »⁽²⁾

L'écriture de l'histoire est un exercice essentiel dans tous les pays socialistes étant donné que leurs dirigeants sont censés avoir été désignés par les lois du développement humain afin d'accomplir la tâche historique consistant à conduire le peuple vers les rivages dorés du communisme. Aussi, lorsqu'un dirigeant tombe en disgrâce, il doit être effacé des livres d'histoire et on ne peut plus le mentionner que de façon négative. Le cas de Liu Shaoqi est très révélateur. Tandis que pendant les années 1950 il était présenté comme l'un des principaux dirigeants du mouvement ouvrier avant la Libération, pendant la Révolution culturelle il fut accusé d'être un « jaune » et l'on apprit aux élèves des écoles à haïr son nom. La même mésaventure est arrivée au maréchal Lin Biao dont le nom a été effacé des campagnes de la guerre de libération après qu'il a « trahi » le Grand timonier en 1971. Son nom reste d'ailleurs honni aujourd'hui. Ce n'est pas le lieu ici de faire la liste des personnalités qui ont été d'abord éliminées puis réinstallées dans l'histoire officielle. Elle serait trop longue. Mais le nombre de fonctionnaires affectés à l'écriture de l'histoire, le soin avec lequel tout est périodiquement réécrit montre que le monopole de l'interprétation du passé est considéré par les partis communistes du monde entier comme un instrument de contrôle politique très important. Durant les dix dernières années du règne de Mao, cette manie a atteint le *summum* du ridicule : ainsi, les abonnés au *Quotidien du peuple* recevaient régulièrement des messages leur demandant de déchirer une page d'un numéro passé parce que son auteur était tombé en disgrâce ou parce qu'un article faisait l'éloge d'un personnage étiqueté contre-révolutionnaire depuis. Pendant les années 1960, le besoin de contrôler le passé était si fort que les lecteurs ne pouvaient consulter les exemplaires des journaux datant de plus d'un an dans les bibliothèques municipales.



Le contrôle de la mémoire : un aspect important de l'éducation politique

Mais le contrôle de l'écriture de l'histoire officielle ne suffit pas. Le Parti communiste chinois ne se contente pas de mobiliser l'histoire à son service, il attache aussi une importance particulière au contrôle de la mémoire. Du temps de Mao Zedong, ce contrôle constituait une part importante de ce que l'on appelait alors l'« enseignement de classe » (*jieji jiaoyu*). Chaque fois qu'ils étaient envoyés à la campagne ou dans une usine, même pour de brèves visites, les élèves des écoles et des collèges devaient écouter les vieux ouvriers ou les paysans leur raconter les souffrances du passé (*yi ku*) pour mieux apprécier la douceur du présent (*si tian*). Tout au long des années 1960 et 1970, ces récits ont joué un rôle très important dans la socialisation politique des jeunes. Il ne s'agissait pas de descriptions d'événements historiques, mais d'histoires de gens ordinaires censées per-

1. Il n'est que de voir les « controverses mémorielles » liées à la Shoah ou à la colonisation au cours des dernières années en France.
2. Cité dans Rubie Watson (éd.), *Memory, History, and Opposition*, Santa Fe, School of American Research Press, 1994, p. 1.

mettre aux jeunes de sentir ce qu'avait été la vie dans l'ancienne société et leur faire comprendre à quel point ils avaient de la chance de vivre sous la direction du « glorieux Parti communiste ». Les histoires étaient ritualisées. Elles commençaient toujours par une description réaliste de l'abjecte pauvreté qui régnait avant la Libération (dans les usines, les ouvriers étaient contraints d'accomplir des journées de travail interminables pour des salaires de misère et vivaient dans d'atroces bidonvilles, tandis qu'à la campagne, les valets de ferme sans terre étaient contraints de réaliser les travaux les plus durs pour le propriétaire foncier), de la faim omniprésente. L'histoire atteignait son point culminant lorsque le propriétaire (ou le capitaliste) recourait à la violence contre celui qui racontait son histoire (les femmes ne mentionnaient jamais clairement les viols, mais le public pouvait l'imaginer puisque la luxure était présentée comme une caractéristique des classes exploiteuses). Les pauvres tentaient de résister mais ils étaient impuissants jusqu'à ce que l'un d'entre eux (en général, le conteur) prit contact avec l'Armée rouge (ou l'Armée populaire de libération) qui venait libérer le village (ou la ville) et installer le pouvoir populaire. Dans certains endroits, au cours des années 1970, l'histoire ne s'arrêtait pas là car, très rapidement, de nombreux communistes qui les avait libérés en apparence s'étaient par la suite révélés être des droitiers, des révisionnistes agents des propriétaires et il fallut attendre la Révolution culturelle lancée par « le président Mao en personne » pour qu'ils soient véritablement libérés.

Ces histoires étaient naturellement manipulées par la direction de manière à servir la lutte du moment. Ainsi, toujours pendant les années 1970, *yiku* (la remémoration du passé) se référait aux souffrances du peuple à la fois sous le régime du Kuomintang et au cours des « 17 années de domination de la ligne révisionniste noire », et les personnages négatifs étaient aussi bien les cadres révisionnistes que les propriétaires fonciers (ou les capitalistes)⁽³⁾. À la fin des années 1970, la situation s'inversa et les « méchants » devinrent la « Bande des Quatre » et les rebelles « arrivistes » (*yinmoujia*).

Ces mémoires manipulées et ritualisées ont toujours représenté une ressource importante de la propagande du Parti communiste chinois. Compilées en général sous la surveillance des secrétaires des comités du Parti, elles suivent évidemment la ligne politique du moment, et les rôles sont assignés en fonction de celle-ci. Les récits d'amertume étaient à l'époque considérés comme un

complément très efficace de l'histoire enseignée dans les manuels parce qu'ils faisaient appel aux sentiments des élèves tandis que les manuels s'adressent à la raison. Du temps du maoïsme, les sentiments de classe (*jieji ganqing*) représentaient une partie importante du caractère de l'« homme nouveau », peut-être d'autant plus que les sentiments envers le sexe opposé étaient réprimés. Tous ceux qui ont fait leurs études dans les années 1950 et 1960 ont été profondément impressionnés par ces histoires qu'ils entendaient chaque fois que l'école organisait une sortie. L'appel aux sentiments étaient si manipulé durant la Révolution culturelle que les cadres organisaient des *yiku fan* (repas pour « se souvenir de l'amertume du passé ») au cours desquels les jeunes citadins (mais également, dans certains cas, les jeunes paysans) devaient manger des légumes sauvages et toutes sortes d'aliments horribles que les paysans étaient censés avoir été contraints de consommer avant la Libération⁽⁴⁾ en raison de l'abjecte pauvreté qui régnait.

L'accent mis sur l'utilisation des souvenirs personnels pour faire passer le message politique du moment montre que les dirigeants communistes étaient conscients de l'importance du contact personnel direct dans la formation psychologique des jeunes. Et cela s'est révélé très efficace. Comme le note Xu Youyu à propos des jeunes pendant la Révolution culturelle : « Bien que deux ans de campagne politique aient provoqué des doutes et des soupçons à l'égard de la foi politique, certaines idées étaient profondément enracinées dans notre esprit, comme par exemple, "l'ancienne et la nouvelle société sont deux mondes totalement différents", "la libération totale des paysans" et ce genre de propagande.⁽⁵⁾ » Ces idées allaient naturellement de pair avec la haine des propriétaires fonciers et du Kuomintang, mais aussi des paysans qui résistaient à la collectivisation forcée. Dans le grand récit officiel, ces derniers, qui de fait avaient souvent combattu pour le Parti avant la Libération mais s'y étaient opposés au milieu des années 1950, étaient considérés comme identiques aux réactionnaires. C'est ainsi que s'opposer au Parti communiste équivalait à s'opposer au peuple. Cet aspect du monopole du Parti sur la mémoire est l'un des

3. C'était notamment le cas dans les nombreuses communes que j'ai visitées lorsque j'étais étudiant au Liaoning en 1976.

4. Xu Youyu, « Wode zaofan shengya » (Mon expérience de la « rébellion »), in Xu Youyu, *Ziyou de yanshuo* (Paroles libres), Changchun, Chanchun Publishing House, 1999, p. 91.

5. *Ibid.*, p. 91.

facteurs qui explique qu'il a fallu très longtemps même aux plus radicaux des Gardes rouges pour remettre en question la légitimité du régime.

Toutefois, certains exemples montrent que même les régimes les plus totalitaires sont incapables d'exercer un contrôle total sur l'expression de la mémoire. Ainsi, dans un village du Henan, un jeune instruit fut ému aux larmes par le récit d'un « paysan pauvre et moyen-pauvre »⁽⁶⁾. Au cours de la discussion qui s'ensuivit (un élément essentiel dans le déroulement d'une séance de mobilisation typique), les jeunes laissèrent libre cours à leur haine du Kuomintang et de ses alliés féodaux, dont la politique avait conduit leurs frères de classe à la misère. Sur quoi, le paysan rétorqua : « Mais je ne parle pas de ce qui se passait avant la Libération. À l'époque, nous ne manquions pas de nourriture. Non, je parle des années terribles de 1960 et 1961 (la famine qui a suivi le Grand bond en avant). »

Ce cas n'est pas isolé. Écoutons Xu Youyu nous parler des paysans du Sichuan :

Avant les réunions, les cadres expliquaient à plusieurs reprises aux vieux paysans que lorsqu'ils se remémoraient l'amertume, ils ne devaient pas se souvenir de la mauvaise amertume, ils devaient parler de leurs souffrances d'avant 1949, pas de celles de 1962. Malgré cela, les vieux qui n'avaient pas l'esprit très clair parlaient de leurs souffrances de 1962, décrivant l'ampleur inégalée de la famine et insistant sur le grand nombre de victimes qu'elle avait causé. En raison de la propagande de la Révolution culturelle, ils en blâmaient Liu Shaoqi, mais des cadres en colère leur criaient : « nous vous demandons de vous remémorer l'amertume du temps de Tchiang Kai-shek, pas de Liu Shaoqi »⁽⁷⁾.

Ces à-coups de la machine de propagande ont aidé les jeunes des années 1960 à découvrir que la propagande était bourrée de mensonges, qu'en réalité c'est la collectivisation que les paysans détestaient et non pas, comme l'affirmait le discours officiel, les descendants des propriétaires fonciers. Ces souvenirs échappant au contrôle des autorités ont joué un rôle important dans la formation politique de bien des membres de la génération des « jeunes instruits », et ont représenté une étape essentielle de leur engagement sur le chemin de l'organisation d'une opposition.

Une histoire non écrite

Naturellement, plus le Parti attache d'importance au discours sur le passé, plus il cherche à le contrôler. Dans un régime où il n'y a pas d'élections régulières pour réaffirmer périodiquement la légitimité des dirigeants, l'histoire représente un atout important. Mais elle est rarement aussi simple que le Parti l'aimerait. Bien souvent, les organisations officielles telles que l'Armée populaire de libération, ou le Comité central, n'ont pas joué exactement le rôle qu'on leur attribue dans les manuels d'histoire qui tendent à présenter la conquête du pouvoir comme la lutte héroïque des membres du Parti sous la direction du Comité central. Ainsi, les événements qui ne corroborent pas cette thèse ne sauraient être même seulement mentionnés, et les souvenirs personnels ou familiaux qui dévient de la ligne du Parti sont pourchassés avec une incroyable intensité.

Dans une nouvelle intitulée *La mémoire collective*⁽⁸⁾, l'écrivaine Zhang Kangkang montre que même au XXI^e siècle, certains faits d'armes accomplis par les communistes au cours de la guerre de Libération ont été éliminés de l'histoire, voire de la mémoire. Cette nouvelle conte les ennuis d'un historien du Parti qui doit écrire un article sur la libération de sa ville. Il découvre qu'une femme ayant fait des études à l'étranger qui était entrée au Parti après son retour en Chine au cours de la guerre contre le Japon a joué un rôle très important dans cet événement. Grâce à son amour pour un ingénieur travaillant avec le Kuomintang, elle a pu sauver de la destruction un pont stratégique dont l'Armée populaire de libération avait besoin pour poursuivre son avance. Lorsque l'historien cherche des informations sur cet événement, il n'en trouve pas trace dans les archives, et ne peut en obtenir confirmation de la bouche du vieux général qui est entré dans l'histoire comme le libérateur de la ville. Au cours d'un entretien qu'il lui a accordé, celui-ci insiste sur la nécessité de « prendre en compte le tableau général » et met l'accent sur le rôle de l'Armée populaire de libération dans la libération de la ville. Toutefois, refusant de renoncer à retrouver la vérité, l'historien finit par retrouver la femme en question. Celle-ci, étiquetée droitière en 1957, vient tout juste d'être réhabilitée.

6. C'est ainsi que l'on qualifiait les paysans ordinaires du vivant de Mao (*pinxia zhongnong*).

7. Xu Youyu, « Wode zaofan shengya » (Mon expérience de la « rébellion »), *op.cit.*, p.92.

8. Zhang Kangkang, « Jiti jiyi » (Mémoire collective), *Shouhua*, n° 6, 1999.

Habitant avec sa famille dans un minuscule appartement, elle a perdu ses illusions et refuse de lui raconter son histoire, exprimant ainsi la conviction que ses souvenirs personnels ne seront jamais autorisés à mettre en doute la version officielle de l'histoire. La nouvelle se conclut sur le refus du supérieur de l'historien de publier son article. Bien que ce texte se présente sous la forme d'une nouvelle, il s'agit en fait d'une histoire vraie⁽⁹⁾ qui montre que, sans l'accord des échelons supérieurs, même un épisode que le Parti n'a pas condamné comme négatif ne peut entrer dans la mémoire collective, et se retrouve ainsi même exclu des souvenirs personnels.

Bien entendu, les épisodes de résistance au pouvoir du Parti ont été éliminés de manière plus exhaustive de l'histoire officielle et des souvenirs personnels. « La colonisation des espaces public et privé est l'une des caractéristiques du socialisme d'État⁽¹⁰⁾. »

Se souvenir c'est oublier

Les psychologues ont montré que l'oubli est un élément indispensable du processus de la mémoire. Aucune mémoire n'est possible si l'on se souvient de tous les détails de sa vie. La mémoire est un processus de sélection. Par conséquent, la mémoire du Parti recourt naturellement à l'oubli pour se construire. Mais, loin d'être un processus naturel comme dans le cas de la mémoire analysée par les philosophes, il s'agit en l'occurrence d'un processus décrété par la direction du PC et réalisé par des équipes de spécialistes. Les dirigeants indiquent de quelle partie de l'expérience passée on doit se souvenir en fonction de la ligne politique du moment – par exemple, au cours des trois premières décennies d'existence de la République populaire, on a insisté sur les sabotages organisés par les personnes de mauvaise origine de classe – et quelle partie on doit oublier – par exemple, les actes de résistance des paysans, des droitiers, et de toutes sortes de prétendus contre-révolutionnaires.

Pendant les premières années d'existence du régime, alors qu'il était en mesure d'emporter l'adhésion des larges masses populaires, le Parti accordait une telle importance au contrôle des esprits des citoyens, tout particulièrement des jeunes, qu'il empêchait pratiquement à chacun de transmettre ses idées et ses souvenirs personnels, même au sein de la famille : « Si l'attitude politique du chef de famille coïncidait avec la ligne officielle, il encourageait de toutes ses forces ses enfants à devenir activistes. Sinon, la grande majorité des parents encoura-

geaient leurs enfants à suivre la ligne officielle, pour leur avenir, et, dans bien des cas, les gens craignaient d'exprimer leur mécontentement à l'égard du pouvoir de peur d'être dénoncés par leurs enfants. » Et de fait, il n'était pas rare de voir des enfants « tracer la ligne de démarcation avec leurs parents » (*huaqing jixian*)⁽¹¹⁾. Sans compter que, bien souvent, lorsqu'une personne devenait la cible d'un mouvement, son conjoint divorçait pour ne pas être étiqueté contre-révolutionnaire. Ceux qui s'y refusaient ne parlaient jamais de leur conjoint qui avait été étiqueté réactionnaire, et étaient souvent envoyés à la campagne pour y être rééduqués, lorsqu'ils n'atterraient pas eux-mêmes en prison. Quoi qu'il en soit, ils s'abstenaient de présenter objectivement les idées de leur conjoint condamné à leurs enfants afin qu'ils jugent par eux-mêmes. La pression était si intense que même dans la chaleur du foyer, les membres de la famille se parlaient entre eux en recourant au langage officiel. Ils se référaient aux « crimes » du conjoint « coupable » dans le langage des journaux pour éviter que leurs enfants ne « commettent des erreurs » en utilisant un langage « erroné » à l'école.

Aussi, à l'époque maoïste, la mémoire, en tant que transmission de la manière dont les événements publics – tout particulièrement les épisodes de résistance – avaient été vécus par les simples citoyens, était soigneusement contrôlée par les autorités de sorte que, par exemple, même les enfants de droitiers n'étaient pas au courant du contenu des discours de leurs parents⁽¹²⁾. Pour eux, c'étaient des contre-révolutionnaires qui, *volens nolens*, avaient parlé contre le peuple. Aussi, lorsqu'ils eurent l'occasion d'exprimer leur mécontentement à l'égard du régime quand Mao leur demanda de « faire feu sur le quartier général bourgeois », ils n'étaient pas en mesure de se servir de l'expérience de la génération précédente. Il leur faudrait de nombreuses années pour parcourir le chemin qui avait tant coûté à leurs parents.

9. Entretien avec Zhang Kangkang, Pékin, 1999.

10. Rubie Watson (éd.), *Memory, History, and Opposition*, op. cit., p. 19.

11. Xu Youyu, « Wenge de qiyan » (Les causes profondes de la Révolution culturelle), in Xu Youyu, *Ziyou de yanshuo* (Paroles libres), op. cit., p. 141. Il ne s'agit pas d'un trait spécifique à la Chine: Pavel Korchaguine, le héros de *Et l'acier fut trempé* s'est rendu célèbre en dénonçant ses parents « réactionnaires ». En 2000, ce livre était bien en évidence dans les librairies de Pékin.

12. Dans son autobiographie, Wei Jingsheng raconte l'histoire d'un droitier qu'il a rencontré pendant la Révolution culturelle. Lorsqu'il alla dire à son mari comment elle se portait, « il se refusa à admettre qu'il avait une quelconque relation avec la mère de ses enfants ». Voir « Autobiographie de Wei Jingsheng », in V. Sidane et W. Zafanoli, *Procès politiques à Pékin*, Paris, Maspero, 1981, p. 65-66.

Les souvenirs des droitiers et des Gardes rouges

Durant la Révolution culturelle et l'envoi des jeunes à la campagne qui l'a suivie, de nombreux jeunes citadins qui croyaient aveuglément à la propagande du Parti et avaient répondu à l'appel de Mao étaient convaincus que les droitiers de 1957 étaient des contre-révolutionnaires hostiles au peuple. Ils n'hésitèrent pas à les persécuter et à les frapper au cours des premières années du mouvement. Aussi, dans leur dénonciation des abus de ce qu'ils appelaient « la nouvelle bourgeoisie », n'utilisèrent-ils jamais les ressources politiques que représentait le mouvement des Cent fleurs ; par ignorance, et parce que la mémoire en avait été oblitérée. Ce n'est qu'au cours du Grand échange d'expérience de 1967 (*da chuanlian*) ou pendant leur séjour à la campagne qu'ils commencèrent à se rendre compte que les idées des droitiers n'étaient pas si « réactionnaires » qu'ils le croyaient. Il n'est pas inutile de citer longuement l'expérience de Wei Jingsheng avec une droitier. En 1966, Wei était un Garde rouge extrémiste – de « bonne » origine de classe puisque son père était officier – et pendant le mouvement, il avait milité dans un groupe (*Liandong* Comité d'action uni) qui avait adopté une attitude très violente contre la plupart des « contre-révolutionnaires ». Mais malgré ses préjugés, la réalité lui fit changer d'avis et l'aida à prendre le chemin de l'opposition :

[...] une « vieille droitier » que nous avons rencontrée [pendant nos voyages au Xinjiang] nous avoua qu'elle n'aurait jamais cru, lorsqu'elle était entrée au Parti, qu'un jour il aurait pu être contrôlé par des individus si cruels et inhumains que ceux qui étaient maintenant au pouvoir. Un tel discours nous choqua au début, et nous pensâmes qu'elle méritait bien son étiquette de « droitier ». Mais [...] elle nous raconta beaucoup d'histoires concrètes, y compris la sienne, qui donnaient à ses paroles une autorité qu'il était difficile de nier, et éveillèrent en moi un grand intérêt [...] L'expérience de la « vieille droitier » posait également la question suivante : Pourquoi les gens bien étaient-ils toujours vaincus tandis que les méchants triomphaient toujours ? Bien qu'elle semble très mal à l'aise avec nous en raison de son passé de droitier, j'estimai que c'était quelqu'un de bien et que des gens comme elle n'auraient jamais de leur plein gré nuï aux intérêts du peuple.

L'étiqueter droitier avait été une erreur et c'était un scandale d'avoir déporté une personne honnête et compétente comme elle dans ce trou isolé...⁽¹³⁾.

Wei n'est pas le seul opposant dont l'ignorance du passé a retardé la prise de conscience. Zhang Musheng était le fils d'un cadre dirigeant qui était Parti de son propre gré pour la Mongolie intérieure en 1965. Son séjour dans ce lieu éloigné l'avait convaincu que les paysans étaient hostiles à la collectivisation, en un mot, qu'ils étaient « réactionnaires ». Mais en 1966, grâce à un autre jeune instruit ayant réalisé la décollectivisation dans une brigade isolée qu'il dirigeait, il commença à se demander s'il ne s'était pas trompé : peut-être après tout le problème résidait-il dans le Parti, pas dans le peuple.

*Aussi commença-t-il à lire des livres interdits sur l'histoire de l'internationale communiste. Il se mit également à lire des livres écrits par des « droitiers » tels que des discours de Ma Yanshu, des articles de Chu Anping dénonçant le « monde du Parti » (*dang tianxia*) et de gros volumes rassemblant les opinions des droitiers et leurs critiques du pouvoir du Parti, « Le 8 mars, c'est bien » de Ding Ling et « Les lys sauvages » de Wang Shiwei [...] Il se mit à comparer les discours de Mao et de Liu Shaoqi à la réunion des 7 000 cadres de 1962 et découvrit que l'on ne pouvait résoudre les problèmes de la Chine en se contentant d'appliquer seulement la théorie de la lutte des classes [...] Son expérience personnelle à la campagne le conduisit à réévaluer les « opinions anti-Parti » de Peng Dehuai. Les opinions pour le Parti écrites par la droitier Lin Xiling en 1957 l'impressionnèrent profondément [...] Pour utiliser les termes de l'un des amis de Zhang Musheng : « Aujourd'hui nous ne cessons de parler de politique, mais nous sommes loin d'avoir les idées aussi claires que [les droitiers] en 1957 »⁽¹⁴⁾.*

L'ignorance des précédents épisodes de résistance et l'absence de transmission de la mémoire ont privé la

13. *Ibid.*, p. 65-66.

14. Li Xiaomeng, « Wenge zhong zhishiqingnian de miwang yu juexing » (Ignorance et prise de conscience des jeunes instruits durant la Révolution culturelle), in Ji Cilin *et al.* (éd.), *Women dou jingliquo de rizi* (Les jours que nous avons tous vécus), Pékin, Beijing Shiyue wenyi chubanshe, 2000, p. 512-513. Tous les titres cités dans ce passage ont été condamnés comme réactionnaires par le pouvoir. Les plus anciens. *Les lys sauvages* de Wang Shiwei's et *Le 8 mars c'est bien* de Ding Ling ont été publiés en 1942.

nouvelle génération du riche héritage que représentent ces expériences. L'absence d'une mémoire structurée explique qu'il ait toujours été difficile d'organiser un mouvement d'opposition. Comme la seule information dont ils disposaient sur le mouvement des Cent fleurs venait des cours d'éducation politique dont le contenu était soumis au contrôle absolu du Parti, les Gardes rouges ne savaient rien des opinions que ceux qui allaient être étiquetés « droitiers » avaient exprimées à l'époque. Ils dénonçaient même leur « idéologie réactionnaire ». Et ce n'est que lorsqu'ils firent personnellement l'expérience de l'absolutisme du Parti qu'ils étendirent leur critique au régime en tant que tel. Mais à ce point, ils manquaient des ressources intellectuelles nécessaires au développement de leurs analyses. Ils n'étaient pas en mesure de se servir des expériences et des idées des droitiers. Ils n'avaient jamais entendu parler du magazine *Guangchang* (La Place) fondé par des étudiants de l'université de Pékin (Beida), et de son interdiction par le Parti en mai 1957. Aussi durent-ils repartir de zéro. Eux aussi fondèrent des « journaux autonomes », mais le langage qu'ils y utilisaient était loin d'être aussi sophistiqué que celui des droitiers de l'époque.

Dans son autobiographie rédigée dans les années 1990, Xu Youyu rappelle la manière dont il a ignoré les avertissements de son cousin qui avait été étiqueté droitier en 1957 :

*Pendant la Révolution culturelle, il me mit en garde, moi qui allais tous les jours afficher des dazibaos sur les murs de la ville. Mais je ne l'écou-
tai pas. Je pensais : « Ton mouvement antidroitier, ce n'était rien. Cette fois-ci, c'est le dirigeant suprême en personne qui a libéré les "étudiants droitiers", il nous a garanti qu'il n'y aurait pas de "rè-
glements de compte après la moisson d'automne" [Qiuhou suanzhang] ⁽¹⁵⁾ ». Par la suite, je me rendis compte que moi-même et ma génération avions été dupés. Je partis pour la campagne et quand trois ans plus tard je rentrai en ville, je vis mon plus jeune cousin occupé à écrire des dazibaos, à dénoncer le proviseur de son école et à participer à la révolution dans l'enseignement. Je me sentis très triste : une fois qu'une génération a compris la duperie, celle-ci passe immédiatement à la génération suivante. Lorsque je tentais de comprendre les raisons de ce phénomène, je découvris les limites du discours individuel : les leçons de l'expé-*

rience de notre génération n'étaient pas entrées dans le récit collectif, n'étaient pas devenues une partie de la mémoire collective et les collégiens venus après nous ne l'avaient pas entendue ⁽¹⁶⁾.

Les réflexions de Xu Youyu illustrent le mépris dans lequel la génération des Gardes rouges tenait ses aînés. Ils furent d'autant plus étonnés lorsque, plus tard, soit par des contacts personnels, soit par la lecture de « matériaux interdits » ⁽¹⁷⁾, ils se rendirent compte que leurs prédécesseurs avaient parcouru une grande partie de la route menant vers la prise de conscience. Ainsi, le souhait du droitier de l'université de Pékin Tan Tianrong que « le 19 mai [1957, jour de la naissance du "mur de la démocratie" de Beida] et le 4 mai [1919, début du mouvement pour la Nouvelle culture] restent dans les esprits de nos jeunes frères et sœurs, pour encourager éternellement les jeunes qui viendraient après » n'a pas été exaucé. Pendant les années 1960, même les Gardes rouges les plus hostiles à la bureaucratie ⁽¹⁸⁾ ne purent s'inspirer de ces écrits, ce qui les empêcha de sortir des catégories conceptuelles imposées par le régime. Si la mémoire n'avait pas été contrôlée, on peut imaginer que les critiques émises par les droitiers auraient pu permettre à leur résistance d'être plus efficace. Il faudrait attendre le début de ce siècle pour que les discours de 1957 soient publiés.

Dans sa préface à la première anthologie de textes originaux de 1957 ouvertement publiée en République populaire ⁽¹⁹⁾, le célèbre critique littéraire Qian Liqun rappelle que le discours des droitiers de l'époque reste aujourd'hui en quelque sorte tabou. Il remarque qu'au cours des célébrations du centenaire de l'université de Pékin en 1998, bien peu d'intervenants se sont référés à cette période parce qu'« il n'[était] pas facile d'en parler ». Il partage la conviction selon laquelle l'oblitération de la

15. En 1966, les groupes de travail envoyés par Liu Shaoqi dans les universités de Pékin étiquetèrent droitiers ou contre-révolutionnaires la plupart des Gardes rouges radicaux. Par la suite, Mao a dissous les groupes de travail et réhabilité les étudiants.

16. Xu Youyu, « Jiyi yu shenghuo » (La mémoire et la vie), document non publié envoyé à l'auteur.

17. Au cours des perquisitions effectuées pendant la première phase de la Révolution culturelle, de nombreux Gardes rouges volèrent des livres dans les bibliothèques des « puants de la neuvième catégorie » (*chou laojiu*), c'est-à-dire des intellectuels. Par la suite, ces livres se retrouvèrent à la campagne. D'autres jeunes profitèrent du chaos qui régnait pour lire des « livres interdits » dans les enfers des bibliothèques publiques.

18. Cf. Yang Xiguang, « Zhongguo xiang he chu qu ? » (Où va la Chine ?), in *Révo Cul dans la Chine Pop*, Paris, 10/18, 1972.

19. Des anthologies de « propos réactionnaires », notamment ceux des droitiers, étaient publiées en édition confidentielle (*neibu*) et servaient de matériaux pour les campagnes de dénonciation.

mémoire est un facteur important pour expliquer la lenteur de l'évolution politique de la Chine :

Parce que pendant très longtemps (même jusqu'à présent), nous avons oublié ces précurseurs, ces personnes qui se sont sacrifiées ! Nos historiens (moi inclus) n'ont pas fait leur travail ! Les livres écrits à propos de la période de 1957 sont si vides, si remplis de fautes (miwu) que « les jeunes qui sont venus après » (qui représentaient l'espoir des précurseurs) ne sont pas en mesure de les comprendre. C'est une honte pour ceux qui sont venus après, pour les chercheurs !⁽²⁰⁾.

La trilogie préfacée par Qian Liqun reste un cas rare. En 2003, lorsque Zhang Yihe, la fille du « pire des droitiers » Zhang Bojun, a publié ses souvenirs de son père et de ses camarades, son livre, *Le passé n'est pas comme la fumée* a été interdit sur le continent⁽²¹⁾. En 2007, toutes les tentatives d'organiser des conférences pour commémorer le mouvement antidroitier ont échoué devant l'interdiction prononcée par le Département de la propagande, et un autre livre de Zhang Yihe décrivant les affres d'un chanteur d'opéra étiqueté droitier en 1957 a été également interdit.

La fin du maoïsme et la réapparition de la mémoire

Le seul moyen pour les souvenirs interdits de réapparaître et, pour une partie au moins de l'histoire oblitérée, de revenir dans la sphère publique consiste en un changement de ligne politique. Mais cette réémergence est circonscrite dans des limites très strictes. Il ne s'agit pas naturellement d'une spécificité chinoise. Ainsi, à la suite du XX^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique, dans des livres, des meetings, des réunions familiales, on s'est mis à aborder le sujet des répressions stalinienne. C'est l'époque où Soljenitsyne a publié *Une journée d'Ivan Denissovitch*, où des films décrivant les « excès » de la période stalinienne ont été projetés, où écrivains et victimes ordinaires rentrés dans leur famille ont commencé à raconter l'histoire de leur vie. Malgré cette ouverture, il n'était cependant pas question de les laisser remettre en question la légitimité du Parti communiste.

Ce type de réémergence n'est pas non plus limité aux régimes communistes. Au Chili, en Argentine, le proces-

sus de démocratisation s'est accompagné d'un retour des souvenirs des victimes de la répression et de la réévaluation de l'histoire récente. Au Maroc, depuis le couronnement de Mohamed VI en 1999, la véritable histoire des luttes politiques et des camps de travail sous Hassan II est aussi réapparue dans la sphère publique, et représente une ressource importante pour les partis démocratiques. « Derrière l'avalanche de récits historiques et leurs interprétations, on peut lire le fait que l'État perd progressivement son monopole sur l'écriture de l'histoire.⁽²²⁾ »

Le lendemain de la mort de Mao est précisément une telle période où les souvenirs oblitérés pendant deux décennies et plus sont réapparus avec l'approbation officielle, et où l'histoire a été réécrite pour légitimer la ligne de Deng Xiaoping. Toutefois, ici encore, ces textes sont censés respecter le grand récit élaboré par les autorités : tandis qu'il est permis de dénoncer les « excès » de la « Bande des Quatre », il n'est pas question d'accuser Mao Zedong ou le Parti communiste. En outre, les nouveaux récits doivent respecter la structure du *yiku sitian*, et les personnes réhabilitées sont censées se féliciter de l'excellente situation qui prévaut depuis que la nouvelle ligne a été adoptée au III^e plénum du XI^e comité central en décembre 1978. Bien des événements qui n'ont pas été réhabilités ne peuvent être évoqués en public. Par exemple, comme la « décision sur les erreurs historiques » adoptée par le Comité central en 1981 a affirmé que le mouvement anti-droitier avait été trop large, mais était justifié, il n'a jamais été possible de soulever la question de sa légitimité publiquement, et tous les livres qui lui sont consacrés doivent respecter ces règles.

Mais cela va encore plus loin. Depuis le début des années 1980, les nouveaux dirigeants ont déclaré que la nation devait regarder vers l'avenir pour réaliser la modernisation. À ce jour, bien que les initiateurs de la politique de réforme aient eux-mêmes été victimes des divers mouvements lancés par Mao, ils ont tout fait pour empêcher les actes de commémoration spontanés de la part de la société. Ainsi, la tentative de Liu Binyan et Wang Ruowang d'organiser en 1987 une grande réunion pour

20. Qian Liqun, *Bu rong mosha de sixiang yicha* (Un héritage idéologique difficile à nier), in Niu Han, Deng Jiuping (éd.), *Yuan shang cao : Jiyi zhong de fanyou yundong* (Herbe sur la steppe : Le Mouvement anti-droitier dans la mémoire), Pékin, Jingji ribao chubanshe, 1998, p. 13.

21. Il a été publié à Hong Kong sous le titre de *Les derniers aristocrates*.

22. Cf. Benjamin Stora, « Maroc, le traitement des histoires proches », *Esprit*, n° 8-9, 2000, p. 91.

commémorer ceux qui avaient osé critiquer le Parti 30 ans plus tôt, a compté pour beaucoup dans la décision du Centre de les expulser du PC en janvier de cette année-là. Pis encore : lorsqu'en 1996 Xu Youyu et quelques amis ont décidé de publier une collection d'ouvrages et une revue consacrées au souvenir de la Révolution culturelle à l'occasion du trentième anniversaire de son lancement par Mao, ils en ont été empêchés par la direction. Lorsqu'un périodique de Canton, *Jiaodian*, a publié un long article de Xu qui détaillait les premiers événements de 1966⁽²³⁾, il a été fermé par les autorités.

Décidément, on a du mal à croire que la légitimité de la direction se fonde depuis 1978 sur la dénonciation des « dix années de la Révolution culturelle ». Cependant, cette attitude montre que, quel que soit le jugement qu'il porte sur certaines périodes de l'histoire, le Parti n'est pas prêt à abandonner le monopole de son interprétation. Il se montre notamment particulièrement soupçonneux à l'égard de toute irruption de souvenirs personnels qui pourraient dévier de la ligne officielle. De fait, les contrôleurs de l'idéologie sont convaincus que si les simples citoyens étaient autorisés à publier leurs vues sur une quelconque période historique, cela représenterait le premier pas vers la publication de documents critiques à l'égard du régime. Dix ans plus tard, les autorités ont à la fois interdit les activités consacrées aux commémorations des « Cent fleurs » et de la Révolution culturelle, elles ont même empêché certains historiens de participer à des conférences organisées à l'étranger⁽²⁴⁾.

Pourtant, il est indéniable qu'au cours des années 1980, le Parti a relâché son contrôle de la sphère publique et a été contraint d'abandonner son étreinte sur la vie privée de ses sujets. Le retour dans la société d'un grand nombre de personnes emprisonnées pour des raisons politiques, la réhabilitation de grandes cohortes de « droitiers » et de « contre-révolutionnaires » ont donné lieu au retour de la mémoire au sein des familles et entre amis. Au début des années 1980, alors que la direction incitait la population à regarder vers l'avenir (*xiang qian kan*), dans les appartements surpeuplés, des jeunes et des vieux étaient immergés dans les souvenirs. Les pères racontaient leur véritable histoire à leurs enfants, les frères aînés présentaient leur expérience à leurs frères cadets. Les revues littéraires fournirent un lieu où ces souvenirs interdits purent se frayer un chemin dans la conscience du public à travers poèmes, nouvelles, romans (la « littérature de cicatrices »). D'autre part, sur la scène officielle, les dirigeants du Parti se mirent à écrire leurs mé-

moires, revenant parfois sur ce qu'une journaliste a nommé les « trous noirs de l'histoire ». Des cibles des campagnes maoïstes comme Hu Feng, l'écrivain condamné comme contre-révolutionnaire en 1955, rédigèrent aussi leurs mémoires dans lesquelles ils défendaient les idées qui leur avaient valu leur condamnation⁽²⁵⁾. Plus que tout autre domaine, la mémoire constitue un enjeu important dans le conflit qui continue d'opposer le Parti au peuple.

Les trous noirs de l'histoire contemporaine

Malgré l'intensité du contrôle, certains anniversaires non officiels (c'est-à-dire non reconnus par les autorités) sont devenus autant d'occasion de rassemblement pour les forces de dissidence (résistance ?). L'anniversaire de la manifestation du 5 avril 1976 en est l'exemple le plus évident : tandis que la direction représentée par Mao Zedong tentait de se débarrasser de l'héritage politique du Premier ministre Zhou Enlai qui venait de mourir, divers groupes opposés au Grand timonier décidèrent de célébrer sa mémoire le jour de Qingming, la Fête des morts⁽²⁶⁾. La manifestation fut sévèrement réprimée, mais, pour de nombreux citoyens, cette date devint un symbole de la résistance. En 1977 et 1978, ceux qui voulaient dénoncer la ligne « gauchiste » affichaient ce jour-là des *dazibaos* critiquant à la fois les politiques de Mao et la direction de Hua Guofeng. Comme il disposait d'un fort appui dans l'appareil, ce mouvement finit par être victorieux : le 15 novembre 1978, impatient d'éliminer ses rivaux néo-maoïstes, Deng Xiaoping réhabilita la manifestation du 5 avril. Par la suite, les poèmes dans lesquels des auteurs anonymes avaient dénoncé le « féodalisme de Qin Shihuang » (un moyen détourné de nommer Mao Zedong) furent publiés officiellement. Toutefois, le 5 avril n'a pas trouvé sa place aux côtés du 1^{er} octobre, du 1^{er} juillet, du 1^{er} août ou même du 4 mai. Le fait que cette manifestation fût un rare cas d'action spon-

23. Xu Youyu, « Wenhua da geming 30 nian ji » (Condoléances pour les 30 ans de Révolution culturelle), in *Jiaodian* (Focus), 1996, p. 10-38.

24. Le Parti n'est pourtant plus en mesure d'imposer complètement son contrôle et une université de Liaoning a organisé une conférence pour le quarantième anniversaire du déclenchement de la Révolution culturelle en septembre 2006.

25. Hu Feng, « Jianshu shouhuo » (Moisson de propos simples), extraits publiés in Ji Cilin et al., *Zhiman congcongde huiyi* (Mémoires en faisceaux de branches), Pékin, Beijing shiyue wenyi chubanshe, p.1-78.

26. Sur cet événement, voir Claude Cadart, Cheng Ying-hsiang, *Les deux morts de Mao Tsé-toung*, Paris, Seuil, 1977.

tanée de la part des masses explique sans aucun doute la prudence des autorités. Pour un épisode qui a réussi à se frayer un chemin dans la mémoire officielle, combien sont encore absents des livres d'histoire ? On peut citer le mouvement du « mur de la démocratie » au cours duquel en 1978-79, un grand nombre d'anciens Gardes rouges exprimèrent leurs critiques à l'égard du régime qui les avait envoyés à la campagne pendant une décennie. Pendant quelques mois, des journaux *underground* contenant des textes théoriques discutant la nature du régime et le moyen de résoudre ses problèmes circulèrent dans de nombreuses villes⁽²⁷⁾. Nombre de jeunes, notamment parmi ceux qui venaient de revenir de la campagne, prirent part aux discussions sur les moyens d'éviter que la tragédie ne se reproduisît. La plupart d'entre eux s'accordèrent sur la nécessité de créer des organes d'opinion autonomes destinés à superviser le Parti. Les articles véhiculés dans ces publications éphémères ne furent jamais publiés sur le continent et, à ce jour, aucun livre ne se réfère à leur contenu. L'expression *Minzhu Qiang* (« mur de la démocratie ») elle-même est totalement absente du discours officiel.

Toutefois, les temps ont changé depuis le mouvement anti-droitier. Depuis les années 1980, le Parti a perdu la capacité de contrôler les discours privés et, à leur domicile, ceux qui ont pris part au mouvement peuvent discuter de leur expérience avec les autres. Pourtant, la circulation des idées exprimées à l'époque a effectivement été interrompue, et elles ne font pas partie de l'héritage commun des candidats à l'opposition⁽²⁸⁾. En ce sens, leur destin est comparable aux textes publiés dans *Guangchang* à la fin des années 1950.

De fait, les étudiants qui ont pris part aux discussions sur la réforme politique dans les salons de la fin des années 1980, les jeunes qui allaient prendre la direction du mouvement pour la démocratie de 1989, ne savaient rien des débats qui s'étaient déroulés dix ans plus tôt entre les radicaux emmenés par Wei Jingsheng, le fondateur de *Tansuo* (Enquête) et les modérés regroupés autour de *Siwu luntan* (La Tribune du 5 avril) de Xu Wenli⁽²⁹⁾.

Ils étaient bien plus au courant des débats politiques qui agitaient les pays occidentaux que des épisodes de résistance qui s'étaient déroulés en Chine depuis 1949.

L'absence d'une mémoire structurée les a empêchés de tirer les leçons du passé dans le domaine de l'organisation. Les activistes du « mur de la démocratie » avaient tenté de créer des associations locales et nationales, avaient fondé des journaux *underground* et avaient accu-

mulé une expérience importante de négociation avec les autorités. Ils finirent par succomber à la répression, mais leur expérience était précieuse. Toutefois, ils ne purent la transmettre à la jeune génération qui dut repartir à zéro et créer ses propres concepts pour rendre compte du fonctionnement du système. Bien sûr, certains acteurs du « mur de la démocratie » ont participé au mouvement de 1989⁽³⁰⁾, mais le dialogue était difficile avec les étudiants, et ils n'ont pas pu utiliser toute leur expérience du travail d'organisation.

Un « Mémorial » chinois ?

Le *black out* qu'imposent l'histoire et la mémoire officielles sur le mouvement de 1989 constitue aussi un obstacle au développement de l'opposition. Pas un seul livre ou article de journal publié sur le continent depuis 1989 ne le présente de manière positive, ou simplement objective. Le pouvoir fait très attention, et chaque année, il est particulièrement nerveux durant les deux mois qualifiés de « période sensible » (*min 'gan shiqi*) entre le 15 avril et le 4 juin⁽³¹⁾. Jusqu'à 2003, au cours de ces deux mois, les policiers en uniforme et en civil étaient particulièrement attentifs à ne laisser personne se livrer à la moindre action qui pourrait ressembler à une protestation et le 4 juin, jour anniversaire du massacre, le cimetière de Babaoshan était quasiment sous occupation militaire, le Parti cherchant à empêcher tout rassemblement de parents susceptibles de porter le deuil des victimes. Bien que l'histoire, telle qu'elle est présentée officiellement dans les livres et la presse, ne mentionne jamais les événements de 1989, le terme *liu si*, abréviation de 4 juin qui rappelle la fête reconnue officiellement du *wu si* (4 mai) et la date à connotation positive de *si wu* (5 avril, date de l'incident de Tiananmen), est largement utilisé par les simples citoyens, les historiens, et même les cadres du Parti dans les conversations privées et, na-

27. Sur cet épisode, voir V. Sidane, *Le Printemps de Pékin*, Paris, Gallimard, 1981.

28. Une collection de documents du « mur de la démocratie » a été publiée à Hong Kong par Claude Widor, *Documents sur le mouvement démocratique chinois : 1978-1980*, Paris, Hong Kong, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, The Observer Publishers, vol. 1, 1981, 789 p., vol. 2, 1984, 611 p.

29. Lorsque Wuerkaixi et les autres dirigeants du mouvement étudiant se réfugièrent en France, c'est dans le livre de Widor qu'ils découvrirent les idées de leurs prédécesseurs.

30. Voir par exemple le cas de Wang Juntao, qui avait animé la revue *underground Beijing zhi chun* en 1978-79, et prit une part active au mouvement de 1989.

31. Le 15 avril 1989 est le jour de la mort de Hu Yaobang qui a provoqué les manifestations étudiantes. Le 4 juin de la même année, les troupes de l'Armée populaire de libération ont marché sur Tiananmen tuant des centaines de manifestants désarmés.

Affiche de propagande de l'époque du mouvement anti-Hu Feng, proclamant « Éliminons résolument la clique contre-révolutionnaire de Hu Feng ainsi que tous les contre-révolutionnaires cachés ».

© IISH Stefan R. Landsberger Collection, <http://www.iisg.nl/~landsberger>

turellement, à l'étranger. Cette référence montre que les choses ont changé depuis l'époque de Mao où même dans les souvenirs personnels, on nommait les événements politiques par leur appellation officielle. Quand, au lieu de nommer un événement par cette appellation, les simples citoyens utilisent le terme donné par les opposants, on peut considérer qu'il s'agit d'une brèche dans le monopole du Parti sur l'interprétation de l'histoire. Au cours des années immédiatement consécutives au massacre de Tiananmen, alors que les médias officiels n'abordaient jamais cet événement, la plupart des Pékinois ne cessait d'en parler. Dans les discussions privées entre intellectuels, l'analyse du mouvement a constitué un sujet très important tout au long des années 1990. Les débats sur la manière d'accélérer la démocratisation se réfèrent toujours à ce mouvement dont l'importance est universellement reconnue⁽³²⁾. Toutefois, on ne peut mentionner le terme *liu si* qu'en privé ou à l'étranger. Dans la sphère publique donc, le monopole exercé par le Parti reste intact. Dans ces conditions, il est difficile d'apprécier à quel point l'expérience de 1989 fait partie de l'héritage commun des citoyens chinois.

La difficulté de transmettre la mémoire a empêché le mouvement pour la démocratie d'accumuler les expériences. Chaque épisode de résistance apparaît isolé aux acteurs qui se considèrent comme des innovateurs radicaux. Les étudiants de 1989 étaient convaincus d'avoir été les premiers dans l'histoire de la République populaire de Chine à avoir lancé un véritable défi au Parti, et ne se considéraient pas comme les héritiers d'une longue lignée de résistants. (On peut en dire autant de la génération des Gardes rouges). Cette incapacité à capitaliser la mémoire des épisodes précédents, évidemment due à l'interdiction de la mémoire mise en œuvre par le Parti a abouti à une segmentation qui a eu un impact très négatif sur la structuration d'une opposition politique. L'histoire de la résistance depuis 1949 attend encore d'être écrite (en Chine ou à l'étranger). Mais tant qu'il n'y aura pas de mémoire structurée de cette expérience passée, il est difficile d'imaginer l'émergence d'un mouvement d'opposition structuré. Tirer les leçons du passé pour éviter de répéter les erreurs constitue une tâche importante pour toute organisation politique. Car si la légitimité d'un régime politique a toujours besoin de s'enraciner dans l'histoire, les mouvements d'oppositions ont également besoin de références historiques. Surtout dans un pays comme la Chine où les historiens officiels (ainsi que bon nombre de spécialistes étrangers) ont tendance



à affirmer que la revendication démocratique est étrangère à la culture de ce vieux pays, une histoire détaillée du mouvement de résistance au despotisme fournirait sans aucun doute des ressources nécessaires aux forces qui luttent pour la démocratie.

L'exemple du mouvement Mémorial dans les dernières années de l'Union soviétique illustre ce point. Afin de priver ses adversaires de leur légitimité historique et pour montrer que le communisme avait été bien plus multiple que ne l'impliquait l'interprétation brejnevienne, Gorbatchev laissa la mémoire réémerger dans la sphère publique dans le cadre de sa politique de *glasnost* (transparence). La réapparition de la vision des victimes, la réhabilitation des épisodes de résistance ont joué un rôle important dans la délégitimation des opposants au nouveau Secrétaire général.

La Chine n'a pas encore fondé son mouvement Mémorial. Même la proposition du grand écrivain Ba Jin de créer un musée de la Révolution culturelle a été rejetée par les autorités⁽³³⁾. On ne trouve aucune référence au mouvement de 1989 dans les publications officielles, et bien des victimes des mouvements lancés par Mao Zedong et ses successeurs attendent toujours leur réhabilitation.

32. Récemment encore, dans une lettre ouverte réclamant la mise en œuvre d'une réforme du système politique, le représentant à l'Assemblée populaire de l'Anhui Wang Zhaojun a réclamé la réhabilitation du mouvement du 4 juin. Cf. <http://www.epochtimes.com/gb/7/10/23/n1877443.htm> ; <http://www.epochtimes.com/gb/7/10/23/n1877443.htm> consultés le 21 novembre 2007.

33. Ba Jin, « Wenge Bowuguan » (Pour un musée de la Révolution culturelle), in *Suixiang lu*, (Au fil des pensées), Pékin, Sanlian shudian, 1987, vol. 2, p. 819-823.

La revendication de dialogue qui se trouvait au centre de l'épisode qui s'est déroulé il y a près de 16 ans n'a pas été discutée en public. Le cyberspace a fourni un lieu pour le dialogue, et l'on peut espérer qu'il aidera les dissidents et les résistants à tirer les leçons des échecs passés. Dans la sphère privée, la mémoire n'est plus obliérée. Sera-t-elle capable de vaincre le monopole que le Parti a conservé sur l'écriture de l'histoire ? La naissance d'un mouvement semblable à Mémorial est-elle une condition indispensable à la structuration d'un mouvement d'opposition en Chine ?

Depuis environ une décennie, un certain nombre d'intellectuels cherchent à écrire une autre histoire de la République populaire en se fondant sur l'histoire orale, en recueillant des mémoires. Ils se rencontrent en Chine, à l'étranger, publient leurs travaux lorsque c'est possible. L'historien Ding Dong a créé une revue intitulée *Lao Zhaopian* (Vieilles photos) dans laquelle il publie des témoignages de simples citoyens ou de dirigeants politiques tant sur la période républicaine que sur la République populaire. Ces récits servent théoriquement à illustrer des photos souvent issue d'albums familiaux. Il s'agit donc essentiellement de restituer la mémoire individuelle, ce qui permet dans certains cas de parler d'événements qui ne sont pas reconnus officiellement. Malgré des difficultés, cette entreprise se poursuit aujourd'hui. D'autre part, des intellectuels libéraux comme Xu Youyu, cherchent à faire publier des témoignages sur la Révolution culturelle, en commençant par rédiger leur autobiographie⁽³⁴⁾. Le journaliste du *Quotidien du peuple*, Li Hui, qui s'est spécialisé dans les biographies d'écrivains, a également écrit sur les cibles des divers mouvements de l'époque maoïste. Ainsi, il a publié un livre sur le mouvement contre Hu Feng qui retrace de manière objective, en s'appuyant sur des documents de l'époque, la campagne contre ce critique littéraire⁽³⁵⁾. Il faut également mentionner le livre *You jian zuotian*⁽³⁶⁾, de Du Gao. Un jour, Li Hui a acheté au marché aux puces de Panjiayuan un dossier dont une *danwei* s'était débarrassé. C'était le dossier personnel de Du Gao, accusé au début des années 1950 d'être un partisan de Hu Feng, blanchi, puis étiqueté droitier en 1957. Li a donné à Du une photocopie de son dossier et celui-ci en a publié des extraits en les replaçant dans leur contexte historique, ce qui donne une autobiographie d'un type particulier. Ce livre montre la manière dont les autorités culturelles s'en prenaient aux suspects, il décrit comment elles recueillaient des conversations privées qui servaient

Caractères chinois

yi ku	憶苦
si tian	思甜
yinmoujia	陰謀家
jiejì gānqíng	階級感情
yiku fan	憶苦飯
huaqing jìxiàn	劃清界限
da chuanlian	大串連
Liangong	聯動
Dang tianxia	黨天下
Guangchang	廣場
Qiuhou suanzhang	秋後算帳
xiang qian kan	向前看
Minzhu Qiang	民主牆
Tansuo	探索
Siwu luntan	四五論壇
mingan shiqi	敏感時期
Lao Zhaopian	老照片
You jianle zuotian	又見了昨天
Wode zaofan shengya	我的造反生涯
Wenge de qiyin	文革的起因

à condamner leurs auteurs, et constitue une description minutieuse du travail des cadres du Parti pendant un mouvement politique. Par ailleurs, certains dossiers de « droitiers » ont également été publiés. Ainsi, malgré la censure, malgré les obstacles mis par le Département de la propagande, des textes se font jour même dans les maisons d'édition officielles. On peut penser que ce mouvement se développera. Peut-être aboutira-t-il à la création d'un Mémorial chinois plus complexe que son homologue soviétique : semi-officiel, apparaissant dans les interstices du contrôle, il ne constitue pas un mouvement aussi structuré. Son influence sur la mentalité collective sera peut-être moins importante, et il n'aura pas de conséquence directe sur la structuration éventuelle d'un mouvement d'opposition. Mais d'un autre côté, il peut apparaître sans attendre qu'un réformateur politique accède à la direction du Parti communiste. L'ambiguïté du régime chinois n'a pas fini de nous étonner. •

34. Xu Youyu, « Wode zaofan shengya » (Ma carrière de rebelle), in Xu Youyu, *Ziyou de yan-shuo* (Paroles libres), *op.cit.*, p. 24-51, et « Wo qinli guo de wudou » (Mon expérience de la lutte armée), *ibid.* p. 52-85.

35. Li Hui zhu, *Hu Feng jituan yuan'an shimo*, Wuhan, Hubei renmin chubanshe, 2003.

36. Du Gao, *You jian zuotian* (Revoir hier), Pékin, Beijing shiyue wenyi chubanshe, 2004.